

**CIHM
Microfiche
Series
(Monographs)**

**ICMH
Collection de
microfiches
(monographies)**



Canadian Institute for Historical Microreproductions / Institut canadien de microreproductions historiques

© 1997

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming are checked below.

- ☐ Coloured covers / Couverture de couleur
- ☐ Covers damaged / Couverture endommagée
- ☐ Covers restored and/or laminated / Couverture restaurée et/ou pelliculée
- ☐ Cover title missing / Le titre de couverture manque
- ☐ Coloured maps / Cartes géographiques en couleur
- ☐ Coloured ink (i.e. other than blue or black) / Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- ☐ Coloured plates and/or illustrations / Planches et/ou illustrations en couleur
- ☐ Bound with other material / Relié avec d'autres documents
- ☐ Only edition available / Seule édition disponible
- ☐ Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin / La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure.
- ☐ Blank leaves added during restorations may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming / Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.
- ☐ Additional comments / Commentaires supplémentaires:

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- ☐ Coloured pages / Pages de couleur
- ☐ Pages damaged / Pages endommagées
- ☐ Pages restored and/or laminated / Pages restaurées et/ou pelliculées
- ☒ Pages discoloured, stained or foxed / Pages décolorées, tachetées ou piquées
- ☒ Pages detached / Pages détachées
- ☒ Showthrough / Transparence
- ☒ Quality of print varies / Qualité inégale de l'impression
- ☐ Includes supplementary material / Comprend du matériel supplémentaire
- ☐ Pages wholly or partially obscured by errata slips, tissues, etc., have been refilmed to ensure the best possible image / Les pages totalement ou partiellement obscurcies par un feuillet d'errata, une pelure, etc., ont été filmées à nouveau de façon à obtenir la meilleure image possible.
- ☐ Opposing pages with varying colouration or discolourations are filmed twice to ensure the best possible image / Les pages s'opposant ayant des colorations variables ou des décolorations sont filmées deux fois afin d'obtenir la meilleure image possible.

This item is filmed at the reduction ratio checked below /
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

A horizontal number line with 16 equal segments. The top of the line is labeled with values: 10x, 14x, 18x, 22x, 26x, and 30x. The bottom of the line is labeled with values: 12x, 16x, 20x, 24x, 28x, and 32x. A checkmark (✓) is placed above the 7th segment from the left, which corresponds to the 22x mark.

The copy filmed here has been reproduced thanks to the generosity of:

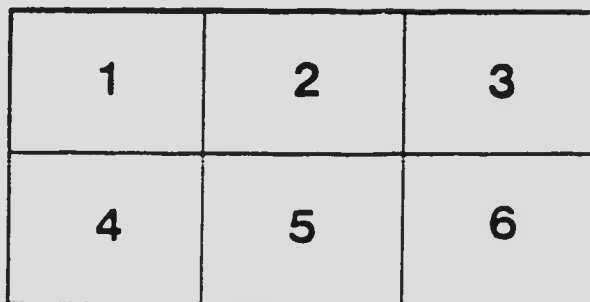
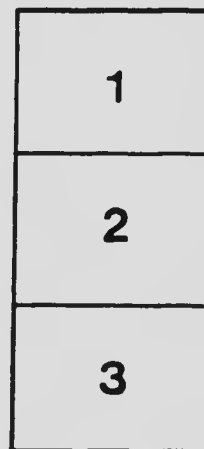
Department of Rare Books
and Special Collections,
McGill University, Montreal

The images appearing here are the best quality possible considering the condition and legibility of the original copy and in keeping with the filming contract specifications.

Original copies in printed paper covers are filmed beginning with the front cover and ending on the last page with a printed or illustrated impression, or the back cover when appropriate. All other original copies are filmed beginning on the first page with a printed or illustrated impression, and ending on the last page with a printed or illustrated impression.

The last recorded frame on each microfiche shall contain the symbol $\rightarrow$ (meaning "CONTINUED"), or the symbol ∇ (meaning "END"), whichever applies.

Maps, plates, charts, etc., may be filmed at different reduction ratios. Those too large to be entirely included in one exposure are filmed beginning in the upper left hand corner, left to right and top to bottom, as many frames as required. The following diagrams illustrate the method:



L'exemplaire filmé fut reproduit grâce à la générosité de:

Department of Rare Books
and Special Collections,
McGill University, Montreal

Les images suivantes ont été reproduites avec le plus grand soin, compte tenu de la condition et de l'état de l'exemplaire filmé, et en conformité avec les conditions du contrat de filmage.

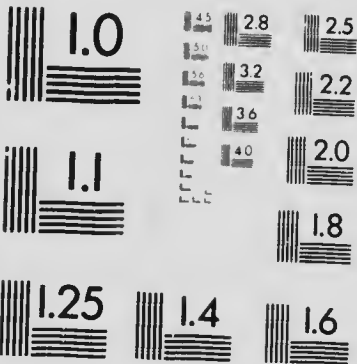
Les exemplaires originaux dont la couverture en papier est imprimée sont filmés en commençant par le premier plat et en terminant soit par la dernière page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration, soit par le second plat, selon le cas. Tous les autres exemplaires originaux sont filmés en commençant par la première page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration et en terminant par la dernière page qui comporte une telle empreinte.

Un des symboles suivants apparaîtra sur la dernière image de chaque microfiche, selon le cas: le symbole $\rightarrow$ signifie "A SUIVRE", le symbole ∇ signifie "FIN".

Les cartes, planches, tableaux, etc., peuvent être filmés à des taux de réduction différents. Lorsque le document est trop grand pour être reproduit en un seul cliché, il est filmé à partir de l'angle supérieur gauche, de gauche à droite, et de haut en bas, en prenant le nombre d'images nécessaire. Les diagrammes suivants illustrent la méthode.

MICROCOPY RESOLUTION TEST CHART

(ANSI and ISO TEST CHART No. 2)



APPLIED IMAGE Inc

1653 East Main Street
Rochester, New York 14609-1199
(716) 462-3301, FAX (716) 462-3302
(716) 288-5389, Telex 9800

"LE CONFLIT DE RACES AU FOYER"



CONFERENCE DONNEE PAR LE
R. P. HUDON, S. J.
LE 14 NOVEMBRE 1915
A EDMONTON

LE FOYER ETEINT

Sur ces champs de bataille de France, Français et Allemands s'affrontent avec furie.

Ces combats sanglants, ces courages de mitraille, ces âmes blanches qui trempent et se couvrent d'un sang rouge, ces appels, ces cris, ces râles, tout cela existe, parceque au plus profond de nous les hommes s'agitent la haine et l'amour des races qui se traduit par des conflits éternels.

Ailleurs, au sein de quelques foyers, la race de lutte ne se poursuit.

Des familles se combattent, parceque, dans leur sein, l'antique haine persiste. Elles demandent s'y lieure à l'idée française, les conflits sont éternels de cette lutte implacable.

Ce problème du conflit de races au foyer, j'en voudrais présenter une étude que ne peut vivante, véridique, en examinant avec vous pendant quelque instant, trois ouvrages en question à été pour moi.

— 1 —

Par le mariage, l'homme et la femme sont unis et doivent rester unis, là se trouve le bonheur.

Bien des causes contribuent à ébranler cette union ; l'amour, la beauté, l'esprit, la vertu ; bien des circonstances tendent à dissoudre cette union, à repousser l'un de l'autre, deux êtres faits pour n'avoir qu'une seule âme, qu'un seul cœur, qu'une seule chair.

De même, qu'un homme argue, que des goûts communs, des qualités semblables, ou bien différentes, mais qui se complètent, facilitent, au lieu d'être harmonie, développent l'affection et l'attachement, ainsi une fissure peut se produire qui disloque le foyer, qui disperse les pierres, retrouilles aux quatre vents de la solitude, ne peuvent être, la différence de religion, de race, de constitution, sociales dissemblables, une éducation trop différente, une différence d'âge, vraiment trop

distants. Parmi ces causes possibles qui agissent quelque fois — pas toujours — se trouve l'opposition des races.

Quand deux ames jeunes se rencontrent, se regardent, se plaisent et jurent de s'aimer éternellement, ce qui produit bien une lune de miel de quelques mois sans nuage — elles oublient parfois qu'en elles des siècles vivent, qu'elles sont l'aboutissement d'une longue lignée d'aïeux, et que dans la nouvelle famille qu'elles vont fonder, deux êtres — Jacob et Esau — se battront au sein de leur mère.

C'est ce conflit que je vais étudier, à l'aide de quelques romans contemporains.

L'Alsace ou la Lorraine sera le champ principal de notre étude, l'Alsace et la Lorraine, l'un des enjeux de la terrifiante guerre dont les recits nous pétrissent d'horreur.

Trois ouvrages nous serviront de guide, les Oberlé de René Bazin, Collette Bandoche de Maurice Barres et les Frontières du Cœur de Victor Margueritte.

Dans le premier, nous verrons comment des Alsaciens vont perdre ce qu'ils ont de plus précieux, l'Alsace ; dans le second, il nous sera donné d'assister au commencement d'un idylle que des scrupules de délicatesse vont réduire à néant ; dans le troisième, se posera le problème de concilier ensemble la fidélité aux traditions et la fidélité conjugale.

LES OBERLÉ.

L'histoire des Oberlé est simple.

Ils sont trois de la lignée, le grand-père, Philippe Oberlé, le père, Joseph Oberlé et le fils, Jean Oberlé.

En des circonstances ordinaires, cette famille n'eût pas eu d'histoire. Les Oberlé, modèles de probité, de distinction discrète, eussent été de père en fils, de braves Alsaciens, amis de la France, et des Français.

La guerre de 1870 éclate. Cette guerre eût pu accabler les ruines au foyer, détruire la maison, creuser des fosses ; elle fit plus, elle posa au sein de la famille Oberlé, le problème des races, le problème pose, la trahison pénétra, là où avait régné l'honneur, là où on n'aurait dû rencontrer que de nobles vaincus, on vit un renégat. Les conséquences furent terribles, non point tant parcequ'une famille sembla, que parcequ'elle sembla dans le déshonneur.

Le grand-père Philippe Oberle, grand industriel, demeura indomptable jusqu'aux derniers jours. Député protestataire et fidèle, quand la vie vieillait en lui, qu'une simple et intermittente lui permettait à peine d'être rangé parmi les vants, que sa langue paradysée l'empêchait de commettre sa pensée autrement que par de rares lillies, son patriotisme intrinsèque et fier, lui mérita de tomber comme un chêne superbe, avec fracas, mais dans toute sa majesté.

Le père, Joseph Oberle, était d'autre trempe. Soldat d'abord pendant la guerre, il accepta ensuite de revenir dans l'usine. Par intérêt, et aussi par ambition, il perdit vite l'esprit de résistance ; peu à peu il évolua ; enfin, il passa dans le langage au parti allemand. Ce fut la grande erreur de sa vie qui troubla à jamais la paix de sa conscience. Heurté, Jean, il voulut faire un Allemand, afin d'être, lui, soustrait au malheur de vivre en vaincu.

Il avait oublié que si fut Joseph Oberle, était passé au parti allemand, il n'était pas en son pouvoir de devenir allemand. On ne porte pas en soi des siècles de traditions ; on a pas dans les veines le sang d'une race, par son père, on le veut, aussi bien, on peut devenir transfuge, traître, renégat ; mais on ne change pas sa race ni sa famille ; ceci est au-dessus du pouvoir d'un homme. On ne peut pas plus renoncer à être qu'à sa figure. Joseph Oberle portait en lui, l'âme française, et malgré lui, peut-être, il la transfusa avec son sang dans le cœur de son fils.

Jean, trop petit, ignorant d'abord les forces latentes, souffrait en lui.

Au cours de son éducation en Allemagne, faisant sans cesse des retours sur ses impressions, il constata qu'il n'était pas Allemand, qu'il était autre, il finit par s'apercevoir qu'il était Alsacien, et, désespérément il se mit à désirer de devenir Français. Il avait conservé une droiture intime et cette droiture qui le préserva de l'apostasie. Au bout de tout changement de race, il y a fourberie, intérêt, ambition. Philippe, Joseph, Jean Oberle. Voilà les trois personnages principaux. Autour d'eux, s'agitent de très nombreux. Il y a Lucienne, fille de Joseph Oberle, cœur de pierre, ambitionneuse, dont l'éducation trop mûre, en rupture avec le passé, envira son jeune cerveau. Quand elle revint à la maison, elle était la digne fille de son père, mais presque, car l'époque mère que Jean, mieux informé et véridique, il y eut encore comme Ulrich, un Alsacien, et celle fille qui se réserva pour des jours meilleurs.

Lucienne acceptera les avances d'un officier prussien, ce mariage en vue qui favorisera les ambitions de Joseph Oberle, et vengera la vicieuse indignation du grand-père. Plus

pe Oberle, transpercera de douleur et d'angoisse le cœur de Manque la mère, et finira par détruire l'avenir de Jean. Celui-ci devra renouer à Othé Bastian, une jolie fleur alsacienne, toute faite de grâce, de candeur, en apparence frêle comme un roseau, mais souple et forte comme une lige d'acier. Le père, Xavier Bastian, un vieux de la vieille, joyeux et fort pousse jusqu'à l'héroïsme le culte farouche de la race. Il ne sait pas transiger : ce qu'il a hérité de ses ancêtres, il le transmettra intégralement à sa postérité ; pas une parcelle ne sera perdue.

* * *

A propos de ce que je viens de dire, de Jean remontant, si je puis dire, à la première source de sa vie, retraçant sa vraie mentalité, retrouvant dans son âme, l'âme des ancêtres, qu'en me permette une remarque.

Les Canadiens-français de la Province de Québec, sont certes attachés à leurs traditions et coutumes ; ils le sont moins peut-être que les Canadiens-français vivant aux Etats-Unis et dans les autres provinces du Canada, parceque là, ils constatent mieux qu'ils sont autres. Cette constatation les amène à être plus actifs, plus ouverts ; dans la Province de Québec, le Canadien-français n'a qu'à se laisser vivre ; ailleurs, il se redresse pour ne pas mourir.

* * *

Donc Joseph Oberle est passé à l'ennemi. Ses ouvriers se sont insurgés, un tiers a été remplacé parceque quelques-uns, mécontents ont murmuré tout bas, mais assez fort pour que le patron l'entende, le mot de rênégat.

Trouvant trop lourd le fardeau le vaincu, voulant sortir des rangs de la minorité, il se crée un prétexte ; "mes enfants, dit-il, auront une vie meilleure que la mienne." C'est pourquoi son fils a étudié à Munster, sa fille à Baden-Baden.

Ce n'étant qu'un prétexte. Si son d'agir ? Se trayer une voie nouvelle ; répudier la tradition alsacienne ; accepter l'allemand.

Voilà la fissure ; peu à peu elle s'élargit ; elle deviendra lézarde, puis crevasse ; enfin les scènes qui vont suivre feront assésent la catastrophe.

* * *

1ère SCENE : Jean est de retour, le soir, à la maison, seul.

Il a refusé d'aller duet chez le conseiller von B. et le mariage s'est conclu par un duel, la mère par obéissance au père, vaincu, ce qui était à Joseph Oberle, ce sont de vieilles nouvelles. J'usse au prix de sa chère âme.

Le Comité est déjà divisé et son bonheur chancelle.

Jeune est soulagée par le point de son arrivée.

[illegible]

Le premier est en équilibre, le second sera lui, se déformant à l'issue d'un choc, comme avec un engin non titillé.

[illegible]

« On ne peut pas dire que l'Allemagne, personnellement, ne soit pas une nation d'hommes d'exceptionnellement compréhensibles. Qu'il y ait des hommes de ce genre en Allemagne, ne peut être largement nié. Mais, en Allemagne, on ne peut pas dire que la France ne soit pas l'ennemi de la nation allemande. » L'« ILLUMINATI » a inspiré des centaines de livres, mais pas la crainte d'en faire reproche à ses auteurs. Les vents sans tambours qui coule à travers les siècles, les prophéties, dans lesquels est-il permis de se fier, sont-ils si dangereux, si dangereux de sagesse future.

On ne saurait dire que l'Allemand ne fut pas tout à fait le « *bon sauvage* » du Canada. L'Allemand indien ne fut pas le « *bon sauvage* » du Canada, des luges ont été mises à l'épreuve, on connaît, c'est tout un ! elles ont fait des bœufs, une abeille, contaisant, toutes deux ont été mises à l'épreuve, le indien des Allemands et de la

and NF, to Godehard, to his et to pere so

[illegible]

Alexander J. Auer, *University of Toronto*

Les Bastian et les Oberlé ne se voyaient plus, non que les Oberlé eussent rompu les relations, mais parceque les Bastian susceptibles sur le point d'honneur ne voulaient plus les recevoir.

Bastian sait que Jean est Alsacien ; l'oncle Elrich le lui a dit : mais qu'importe, il est le fils d'un renégat.

Et Jean se présente, le coeur battant.

"Pour une fois", dit le vieux Bastian, d'une voix grave : "entre comme ton père, autrefois, quand il en était digne". Mais la mère Bastian le regarde surprise, et semble se demander à quel titre vient cet intrus ? Et pendant tout le temps que Jean est là, elle ne lève pas les yeux et garde un silence éternel. Le vieux Bastian va enfin le reconduire, par un chemin détourné : il ne veut pas que l'on voit Jean sortant de chez lui.

Le patriotisme profond ne s'épanche pas souvent et c'est ce qui trompe ceux qui passent sans voir et sans comprendre. Combien condoient les Bastians canadiens, vont et viennent sans rien remarquer.

Naguère, l'Alsace formait une famille. Maintenant les hommes sont divisés : quant aux femmes, elles sont toutes fidèles.

Au Canada nous avons aussi nos defections, parmi les hommes : Je voudrais ajouter que les Canadiennes, comme les Alsaciennes, sont unanimes, mais je n'ose. Par intérêt, des hommes capitulent, et à mi-chemin, ils rencontrent des femmes transfuges : elles sont moins excusables, ne s'inspirant que de vanité. Il faut qu'elles soient débauchées, pour rougir de la langue française, qui après la langue grecque, fut depuis, toujours reine de beauté. Pauvres femmes !

Faire peu de cas de la langue française, c'est une coquetterie de mauvais aloi : on la comprend, cette fausse coquetterie, quand l'on songe aux modes fantastiques qui imposent leur joug extravagant à certaines femmes malgré les protestations du simple bon sens. Pour ces têtes légères l'union de la langue française est une mode : c'est, en réalité, la plus sotte des modes parce qu'elle révèle un coeur sec et un cerveau de papillon.

* * *

Dans ce duel d'un peuple fort contre une race faible, les Bastian ont opté pour la cause vaincue, les Oberlé sont tenus à distance. Les femmes dont je parlais, sont ainsi faites, qu'elles préfèrent, à l'estime sincère, des hommages trompeurs.

Si le vieux Bastian nous parait dur à l'égard de Jean, rappelez-vous qu'entre l'Alsace et Jean, il y avait son père !

Pourtant, Bastian estime Jean, comme l'estime aussi le grand-père qui un jour laisse échapper ce mot sublime : « Je n'ai entendu pleurer l'Alsace ! »

* * *

Lucienne, cette évaporée, au contraire de Jean, n'a pas entendu pleurer l'Alsace : elle est sourde, elle aime un Prussien.

Ainsi donc, l'apostasie du père a valu au fils d'être repêché des siens, accablé sous le mépris d'une vieille femme et à pour elle la noblesse des souvenirs.

L'apostasie du père lui méritera un second châtiment de ses enfants, quand sa fille voudra épouser, comme dit Jean, graduant le reproche, un Allemand, un Prussien, un officier, un protestant.

L'apostasie du père leva que le fils et la fille se jetteront l'un contre l'autre. « J'aime Odile », dit Jean, « si tu épouses Farnow, je serai refusé : tu briseras notre bonheur. Ton père, ton oncle, les parents se sont battus contre les Prussiens ».

Mais la jeune fille, qui avant de vouloir épouser un Prussien, a épousé la cause de son père, dira :

« J'ai toujours désiré un homme riche ». Eugène aime le père dont l'apostasie n'a qu'un mobile, l'intérêt.

Quelle situation son père lui a faite !

« Aucun Alsacien, dit-on, ne veut de moi. Je n'ai pas choisi ».

« Ma mère refusera peut-être son consentement, mais elle ose, mon père la quittera ».

La fissure se creuse, c'est déjà une lézarde dans le mur. Le père a posé un acte dont les conséquences futures se brouteront avec une logique implacable. Il sacrifie sans au besoin, il rejeterait sa femme.

La voilà la jeune fille égoïste, froide, dure, par cet acte, différente, cruelle : la jeune fille implacable sous une froide volonté.

Elle foule aux pieds son oncle, son grand-père, sa mère, son frère, pour servir l'ambition de son père et la sienne.

* * *

5ème SCÈNE. — Chez le conseiller Brausig, au Vieux de tête. Monique, Lucienne, et Jean s'y trouvent pour les touts divers, on le devine assez.

Les prétentions allemandes vont se heurter à Jean.

On commence par admettre un corsage fait à Paris. Mais quel attentat à la patrie de négliger les coutures helvétiques.

On a envoyé à Paris des Gobelins à réparer. Autre crime. Tel est le diapason de la conversation qui tombe sur les mariages mixtes que l'on approuve, parceque les enfants seront Allemands.

* * *

A ce propos, qu'on me permette de citer l'un des voeux du Congrès de la langue française à Québec, en 1912.

Le Premier Congrès de la Langue française au Canada émet le vœu à propos des mariages mixtes :

1o Que le père canadien-français marié à une femme étrangère à sa race déploie l'énergie nécessaire pour que l'on ne voie pas ses fils et ses filles contraints d'avouer que, porteurs d'un nom français, ils ignorent la langue française.

2o Que la mère canadienne-française mariée à un étranger à sa race, ait le courage de faire respecter la langue française dans sa propre maison; qu'elle suive en cela l'exemple de tant de mères appartenant à d'autres nationalités et qui n'acceptent pas de sacrifier la langue de leurs ancêtres ;

3o Que l'on favorise la rencontre des jeunes gens et des jeunes filles de race française, afin que, se mariant ensemble, ils conservent la communauté de sentiments, le grand élément de bonheur, au foyer conjugal.

4o Que l'on fasse lire les ouvrages où la question des mariages mixtes, entre personnes de races différentes, est posée et traitée avec force et équité, comme, par exemple, *Colette Baudouche*, de Barrès, les *Oberls*, de Bazin, etc.

Ceci dit, reprenons notre discours.

* * *

Jean relève le gant : il est seul contre tous.

"Je trouve la germanisation de l'Alsace mauvaise," dit-il. On se récrie.

Jean sans perdre pied, reprend :

"La France est une grande nation, le prouve-t-elle votre acharnement contre elle. Vous l'enviez. On se croirait au Canada !

"Vous oubliez l'âme de la France, sa générosité, son désintéressement, son amour de la justice, son goût, sa délicatesse, sa fleur d'héroïsme. Voilà ce que veut détruire la germanisation, et voilà pourquoi elle est mauvaise votre germanisation.

"Elle détruit l'originalité et l'indépendance d'une race, voilà pourquoi je la trouve maladroite."

Et les autres de protester en chœur et d'opposer à l'admiration de Jean une France desuée, faible, morale; de Français amuseurs, avec leurs romans et leurs pièces de décadence; par contraste, ils présentent une Allemagne forte; comparez, disent-ils, les deux marines, les deux armées, le commerce des deux pays. Jean tient bon. Un artiste alsacien vient à la rescousse: "Nous sommes loyaux à l'Allemagne mais nous voulons être Alsaciens en Alsace, comme les Bavarois en Bavière."

* * *

Voilà, esquissée à grands traits, cette discussion, dont nous avons entendu les échos, au Canada. A propos d'anglicisation je me contenterai d'ajouter que le mauvais vouloir de plusieurs de nos compatriotes anglais, à l'égard des Canadiens-français, est impolitique, injuste, insensé.

Insensé, parcequ'il ne servira qu'à armer les résistances.
Injuste, parcequ'il s'acharne contre un esprit religieux supérieur, contre une moralité supérieure, contre une culture d'essence supérieure, contre des moeurs, des traditions, des coutumes supérieures, contre un passé de gloire qu'on ne peut nier sans se décerner un brevet d'ingratitude et d'ignorance.

Impolitique, parcequ'on paraît se perdre des querelles desuées, l'essence d'un grand pays.

* * *

La crise se précipite au sein de la famille Oberle.

Le mariage de Lucienne est décidé. On recevra un oncle qui fera la demande, le père acceptera, la mère cédera, le fils exultera. Tout le monde semble d'accord. Personne ne s'y oppose! Personne ne s'y oppose? Mais s'écrit le jeune père qui apprend au mariage. Qu'importe, malgré l'opposition de ce vieux Horace, éventuellement, le mariage se fera. Entre de et Lucienne toute intimité est disparue. L'oeuvre du père est en cours, si l'on peut dire.

La nouvelle du prochain mariage se repand, quand tout va faire sa demande au vieux Bastien qui, mébranlable à tous, refuse et ajoute avec une énergie farouche:

Je mourrai avec mes hanches intactes, comprends-tu avec mes hanches intactes.

Joseph Oberle a sacrifié la joie, le bonheur, l'espoir de son fils.

Il est temps de consacrer le sacrifice et d'immoler l'hygiène humaine.

Le préfet vient faire la demande au nom de von Farnow. Tous les détails sont dramatiques : les mots du peuple, l'effacement, la subite disparition des domestiques.

Tout à coup, apparait Philippe Oberlé. Le vieillard revêtu de la majesté des antiques intransigeances regarde le préfet d'un oeil terrible en lui tendant un papier sur lequel il a écrit : "Je suis ici chez moi."

Le préfet comprend l'offront.

Il l'avale sans sourciller. Farnow aura Lucienne.

Puis le vieillard dont la langue paralysée se délie soudain claude d'une voix formidable à son petit fils Jean :

"Va-t-en ! Va-t-en !"

Tous ont compris, et la mère aussi, car son angoisse est terrible.

A quelques jours de là, Jean, du régiment où il fait son service, s'enfuit et gagne la frontière de France.

Alors Farnow annonce qu'il renonce à son mariage : Peut-il s'unir à la sœur d'un déserteur ? Tout croule en un instant. Le foyer des Oberlé, en Alsace, est éteint pour toujours.

* * *

Bazin dans son livre a dit que les Alsaciennes étaient les gardiennes du foyer.

Le rôle des Canadiennes est ici tout indiqué.

La jeune fille gardera son charme, sa grâce, si elle prend soin de garder intact l'héritage reçu de sa mère; si elle conserve son amabilité et son industrieuse activité, elle prîsera peu de devenir une virago, toujours absente du foyer et laissant évaporer aux grands vents de distractions qui trompent son coquetterie, le subtile parfum de candide gentillesse; si elle se contente d'être le rayon de soleil, elle recevra des hommages, des vœux et des promesses qui en feront la mère canadienne. Pourquoi s'ingénierait-elle les autres lorsqu'elle possède ce qu'aucune femme d'une autre race ne saurait lui ravir ? Le dévouement sans limite uni à la bonne humeur inaltérable.

La mère canadienne gardienne du foyer ! C'est un poème digne de Mistral qu'il faudrait écrire. La mère canadienne, ménagère diligente, lecon vivante pour les pauvres linottes toujours dehors, tournant à tous les vents, si vile, qu'auvres d'elles, les girouettes paraissent immobiles; la mère canadienne dont la couronne d'enfants leuants anrêole le front sublime, sanglant reproche aux femmes dénaturées qui laissent glâper leurs petits affamés, pour courir aux aventures trivales; la mère canadienne, épouse patiente qui adoucit le labeur d'un mari par sa bonté, son indulgence, son tact, modèle incomparable.

Bazin voit l'Alsace en grand artiste, amant de la nature aimant l'Alsace.

C'est que le paysage vivifie l'amour du sol. Le Canada énorme, gigantesque, trop grand, qui s'appuie sur les glaces du pôle, n'en est pas moins notre pays : nous y sommes partout chez-nous, car partout nous y fîmes les premiers. Seule, l'insolence d'un parvenu, hardi d'ignorance, oserait nous appeler des étrangers, comme si nous ne le valions pas, ne fût-ce que par notre mépris silencieux de ses grossières injures.

Le Canada, le Canada français ! sur les rives du St-Laurent résonne la chanson française alerte, gaie, émue : aux bords des grands lacs, les joyeux propos, trop joyeux parfois, presque gaulois des nôtres, nous accueillent de leurs notes drôles ou salées ; dans la prairie, de lointains échos répondent à nos appels. Partout où nous allons, entendre parler français, quelle joie ! Causer, en français ne signifie-t-il pas gaieté, abandon, confiance et bonheur ?

Pourtant il suffirait de quelques Luciennes pour que se fissent, de ci, de là, des voix françaises. Espérons qu'il ne se rencontrera, dans l'Alberta, même de ces jeunes filles éva- porées et dures qui, sont la terreur des jeunes gens sérieux.

Un modèle se présente : c'est le suet de la seconde partie.

DEUXIEME PARTIE

LA REPUTURE

Le roman de Colette Bandoche est tout autre. Il est d'une simplicité extrême; trois personnages en scène, in meum, Madame Bandoche, sa fille Colette et un M. Astius, tout frais débarqué d'Al- lemagne.

M. Astius est un pelet : il est fier d'érudition ; avec un dictionnaire, il croit comprendre et résoudre tous les problèmes. Tout bardele de science, Astius ne comprend rien à la Lorraine. Il ressemble comme deux gouttes d'eau à cette gent prétentieuse ignorant les races qui l'entourent, avec cette différence, que l'Allemand est au moins enrichi de faits, de dates, de conclusions, de statistiques, de chiffres, tandis que son compère du Canada, est ignorant comme une encre et gobé des baguettes monumentales. Tous deux n'ont pas le sens du ridicule : ils vivent béats et contents.

Tout le long du roman, Barres oppose deux idées, l'idée allemande, l'idée française.

Qu'il fasse cette opposition sans indulgence pour l'Allemand, je m'en doute; qu'il soit favorable au Français, per- sonne ne s'en étonnera.

Le but de Barrès est d'empêcher les défections : d'après lui, celles-ci ont pour mobile l'intérêt, et quant à la fidélité, elle se doit payer de lourds sacrifices.

* * *

Et voilà le gros, le grand Asmus, le colosse bon garçon qui s'amène : il sort de la gare à Metz, gare construite par les Allemands, qui ressemble à un pâté de viande ; les détails, ont une série de platitudes."

Asmus le bourdaud a des bottes, et quelles bottes ? de grosses bottes entretenues avec de la graisse rance ; il est ouvrier de charpente et de bière. M. Asmus a loué une chambre chez les Bandoche. Colette, malicieuse, rit de bon cœur à la vue de "cet animal de la grosse espèce." Elle cause avec sa mère et Asmus bonne nature épaisse, leur pardonne de parler leur PATOIS FRANÇAIS. On se croirait à Lapointe où l'on juge de la qualité de notre français : prétention tout aussi risible que celle d'un Scythe qui ferait des orges chaudes du grec des Athéniens.

La vanité outreconfiante est la même sous tous les climats. Elle est bonne la prétention de ceux qui réduisent leur propre langue à un informe jargon et qui ont encore des opinions sur d'autres langues qu'ils ignorent, autant que moi l'écriture enfantine. Des balourds qui disent finesse ! Par un amant anonyme rédigées par ces lacheliers ; ils se crebent la langue, l'infortunée langue française de façon à faire gambader d'aise les hippopotames. C'est à mourir de rire.

* * *

M. Asmus a donc loué une chambre dans la maison de Madame Bandoche et il est sensible au confort d'une paisible demeure messine.

Barrès n'a pas choisi une maison somptueuse, la partie n'en était trop facile.

L'évolution de M. Asmus, du bon M. Asmus commence. Malgré sa nature oparte-je transcris Barrès- malgré qu'il ne sache pas distinguer les nuances, il subit le charme. Il reste à causer le soir, au lieu d'aller à la brasserie. Devant ce "prodigieux bibelot" qu'est M. Asmus, l'espiègle Colette s'amuse et elle s'en donne !

"Le toit de votre gare est joli, lui dit-elle : une toiture verte ; les vaches ont envie d'y brouter. Que dites-vous de grenouilles qui boivent des chopas de bière, comme motif d'ornementation ?"

Le paisible M. Asmus ne s'offusque pas ; il est invulnérable, la raillerie ne saurait entamer son épiderme ; seule

ment à travers les nuées de son cerveau, il commence à soupçonner une autre civilisation here, des mœurs courtoises, une société polie.

Combien qui sont égoïstes, bornes, passent sans apprécier la bonte humaine, l'innocence légère !

La puissante ironie de Barres est sans pitié : il profite de tous les incidents pour engler son personnage. Quelle différence entre cette cruelle raillerie et l'admiration béate de parvenus cossus qui traquent hier encore les sabots.

* * *

Vient Noël. Asmus a préparé un arbre de Noël. Il étale les présents reçus de son pays. Il montre avec orgueil à Colette, une douzaine de calerons, avec initiales brodées de la main de sa fiancée, car il est fiancé.

Il étale encore un coussin qu'il dit rempli des cheveux de sa fiancée.

"Ah, remarque Colette effarée, elle a coupé sa chevelure ?"

"Non pas, reprend dogmatique, M. Asmus, ce sont ceux qui tombent, quand elle luit sa toilette."

Barres inexorable va jusqu'à la charge et la caricature.

Maintenant, on annonce une conférence à Metz. Elle sera donnée par un Français.

"Est-ce qu'on boit ? demande Asmus, car c'est la mode et l'usage aux "lectures" germaniques, qu'on boive de la bière, qu'on grignote et qu'on s'empiffre."

Avec cet honnête pédant, de bonne nature, mais fruste et naïf, Colette ou plutôt Barres, on donne à cœur joie.

Les incidents succèdent aux incidents ; toujours et partout, M. Asmus se hachure avec sa gence toulonnaise.

L'empereur ou le Kaiser vient à Metz. Excellente occasion pour Barres de tromper ses colères : on ne s'en fait pas faute.

Tous les détails de la visite impériale sont travestis, parés avec une verve bouffonne.

Barres finit par caractériser cette mascarade—car à l'entendre c'en est une—d'un mot cruel : il appelle cela la forblanterie de l'empire. A de certains moments, on a presque l'impression que la plaisanterie est trop facile.

Quoi qu'il en soit, M. Asmus, comme il fallait s'y attendre, a été grandement touché par la vue de son chef, la théorie des régiments, l'éclat des défilés, la puissance du Kaiser, la parade de la superbe Allemagne : par contre coup, cela étant inévitable, la figure de Colette a un peu pâli. Son esprit

comme son cœur revient à l'Allemagne, c'est-à-dire qu'Asmus abandonne ces dames et retourne à la brasserie. Il y retourne si bien que lui, le digne professeur, rentre un soir ivre et titubant. Colette l'a vu; ces jeunes filles ont les yeux clairs; rien ne leur échappe. Le lendemain, M. Asmus de faire cette reflexion, toute naturelle chez lui : "Que voulez-vous ? ce sont nos moeurs. Il n'en est pas autrement humilié, c'est le cas de dire, Made in Germany. L'insouciance dans la loquacité.

Asmus, ce brave rustaud, subit quand même le charme d'une politesse naturelle et constante. Il s'apprivoise.

Nancy qu'il visite, la place Stanislas qu'il examine sont une étape décisive dans sa vie. Il avait étudié Nancy dans ses bouquins avec la conscience d'un érudit borné, sans flamme, sans poésie, mais c'est Colette qui le lui fait goûter, le lui révèle.

* * *

Il y a au Canada des Colettes; elles ne cherchent pas ni ne recherchent les jeunes gens robustes, aux robustes poitrines, beaux spécimens d'outres rebondies. Fiers et adroits, elles vont à d'autres, plus modestes, mais mieux instruits, moins capotés, mais mieux élevés, ceux-ci comptant plus sur leur intelligence que sur leurs pognés.

Un travail secret et lent s'est accompli chez Asmus à son insu, si bien qu'un jour, M. Asmus apprend avec indignation que l'on a aboli la langue française dans quelques villages lorrains. Il multiplie les démarches, parcourt la Lorraine qui censure elle. Il se surprend à être ému de voir que ces Lorrains vengeurs s'obstinent à être fidèles.

Ce barbare prussien s'étonne, car dit-il, si nous apprenons le français, pourquoi l'interdire aux Lorrains ? — On se croirait au Canada, où des Anglais, qui apprennent le français, l'interdisent aux Canadiens-français.

Voilà certes un argument que peu de gens à Toronto ou ailleurs, fût-ce en plein continent européen, voudraient ouvertement repudier, mais soit courtoisie, soit inconscience, soit contradiction, il reste vrai que les ennemis de la langue française, quand il s'agit des minorités trouvent d'étranges motifs pour la combattre. Ils rencontrent parfois d'étonnants alliés qui ont une étrange manière de pratiquer l'entente cordiale.

Si M. Asmus venait au Canada, il pourrait se consoler, non pas que le français n'y soit pas ostracisé, mais parce que l'antipathie allemande lui paraîtrait donc en comparaison d'une animosité plus ténace, plus irréconciliable, plus tenace et qui trouve de surprenantes complicités chez de gros enfants qui se paise à battre leur nourrice, la bonne et vieille langue française.

ne il change ce bon M. Asmus; il est vrai qu'il y a tout près deux petits yeux trépous qui le regardent et le baladeversent. Heureux celui que deux petits yeux trépous épouent ! Transforment !

M. Asmus, ma piquan au bout de sa conversion. La preuve c'est qu'il renonce à la cuisine allemande et qu'il savoure des andouillettes; il est pris par les andouillettes. La nuit il en rêve; il rêve qu'il mange des andouillettes à côté de Melle Colette. Cette fois, il est tout changé. Jusque-là il pouvait avoir des doutes, mais quand l'homme ne gourmande, passe à la cuisine étrangère, son changement est certain; il n'y a plus rien à espérer; l'eau perdue se dit d'amesse devant un plat de lentilles; ainsi Asmus, ainsi beaucoup d'autres.

Le vie devient plus intime; les dames Bandoche profitent des faiblesses gastronomiques d'Asmus pour éduquer leur ours. Elles lui montrent à manger, à tenir sa cuiller. Enfin, Asmus croit partie gagnée et invite les dames à la promenade. Sortir aux côtés d'un Prussien, elles ne sauront. Un jour, pourtant, elles cèdent et vont à quelque occasion.

Asmus vient d'annoncer triomphalement que le francisme a été rapportée. Les dames Bandoche, la n. ri-vent que dans les romans on en Allemagne.

Colette est touchée et Asmus me. Elle cependant, il l'aime tant et si. Containne fiancée. Voilà pourquoi il le. M. Asmus dans les rues de Metz à. M.

Ental assez naïf, ce che. Asmus. de vie dans l'ombre de Colette.

Les événements se déroulent. Au temps d. la demande d. Les ports se sentent. Il n'a la pensée. petite frimousse de. guense.

"Quel dommage qu'il soit. Bandoche, il est loyal et bon."

Et Colette que dit-elle ? que pense-t-elle ?

Elle aime M. Asmus. A vingt ans, est. L'espoir l'aimour qui vous guette."

Vous croyez que tout est fini. Les et pas si vite dans le cas de Colette. Elle se. petite Colette, non pas si elle se a heureuse. ne une Messine en de telles capotures.

Elle hésite un long mois pendant lequel Asmus. et. Il revient, sûr de son bonheur, radieux en pensant qu'il va monter à une civilisation supérieure, faite de franchise, de bonté, d'amabilité, de convenance. L'ensemble n'a cours qu'il y manger le miel.

Un service funéraire aura lieu dans la cathédrale de Metz pour les soldats français tombés au champ d'honneur, en 1870. Ils y sont tous les trois, madame Roudoche, Colette et M. Asmus.

Colette songe que les dames bourgeoises refuseront de saluer madame Asmus.

Le service commence. Les ombres des morts pleurent, ils ressusciteront un jour. Colette les interroge, ces chères ombres héroïques et Colette a trouvé ce qu'il faut répondre.

Pauvre M. Asmus, vous avez été victime de la guerre et vous ne posséderez pas Colette de qui l'ambour n'a pas dit même si elle était belle. Colette qui laissant émaner d'elle un charme mystérieux, souverain, une qualité bien française, la beauté unie à la finesse.

Peut-être bien que Colette souffrit d'avoir refusé quand elle revint à la maison solitaire, mais elle souffrit moins à coup sûr que si elle eût unie son sort à celui de M. Asmus.

C'est du moins ce que tenterait de prouver l'exemple qui va suivre.

TROISIEME PARTIE

LE DESARROI

Le roman de Victor Marguerite est à deux personnages, une Française mariée à un Allemand.

Que vaut-il s'en su... Le roman répond à cette question.

Tout d'abord, remarquons que si Marthe Ellange a marié un Allemand, la cause en remonte à son père. Celui-ci est originaire de l'Allemagne et il a voulu que sa fille apprenne la langue allemande, qu'elle ait une instruction allemande, qu'elle vive côte à côte avec une institutrice allemande, qu'elle voyage en pays allemand.

Quand Marthe déclare qu'elle va se marier à un Allemand, qu'elle ira vivre et résider en Allemagne, son père s'y oppose, mais en vain. C'est lui qui a été l'artisan de cette résolution et maintenant en face de son œuvre il se recuse.

C'est un père borné qui a négligé l'essentiel. Il est la copie vivante de ces Canadiens-français qui oublient sous prétexte d'enseigner l'anglais à leurs fils de leur apprendre le français.

Il y a dans cette conduite un manque de fierté qui contraste avec le faux orgueil qui les pousse à se croire plus éclairés, quand ils ont fait de leurs enfants des écolopés intellectuels, qui traînent dans la vie, avec un regret tardif et sans remède, leur infirmité de ne pouvoir entendre et comprendre les battements de cœur de leurs compatriotes.

Apprendre une autre langue utile, nécessaire, c'est au mieux, mais n'y mettons pas de vanité, ni de bassesse, que cette étude ne signifie point capitulation, aven d'impuissance.

Quelle folie d'entendre des parents prôner l'étude d'une autre langue et qui font bon marché de la leur ! qui ne savent et ne sauront jamais la leur !

Le père de Marthe s'est opposé au mariage de Marthe ; et aussi la mère et aussi le grand-père et aussi les deux frères ; mais en vain ; elle aime. C'e mod dit tout.

Marthe se marie et s'en va résider à Marbourg dans la classe, parmi les luthériens.

Elle s'adapte à son milieu, s'en fait accepter, passe sa vie sur les détails de moeurs allemandes en contradiction avec ses habitudes. Elle parle et pense en allemand, la France se fait lointaine. Elle est heureuse, ne regrette rien, partage même les préjugés de son entourage et n'est pas loin de trouver les Français légers, fuyards, frivoles.

Elle parle l'allemand tant et si bien que son mari lui appelle qu'il lui fait parler français ; il tient lui à ne pas courir ; il est homme pratique. La manie de Marthe rappelle à tort de tant de gens qui tout fiers de baragouiner un anglais prélempique, croient qu'en efface plus facilement son origine que son accent !

Un jour, elle lit sainte Elizabeth de Hongrie de Montaigne. Son mari lui enlève le livre et le place sur un rayon de la bibliothèque, le plus élevé, pour lui faire comprendre qu'il n'est son devoir. Mais la France qu'elle avait oubliée ne devra plus mettre à nez dans ce livre papiste.

C'est le premier nuage dans le ciel de son bonheur, tel dissuade, d'ailleurs.

Elle se décide à aller visiter ses parents qui accueillent froidement Otto, le mari de Marthe, Otto et Marthe en sont blessés.

Elle voit que la guerre franco-allemande se déclare ; Otto rallie son régiment. Marthe malade, songe à retourner à Marbourg se reposer à nouveau. Elle revient sur son enfance. Cependant elle veut toujours retourner à Marbourg, son agone commence.

Tout d'abord, on apprend la mort à la ligne de feu de Jacques, frère de Marthe. Le femme d'Otto est devenue préjudiciable aux siens à cause de cette mort.

La guerre se poursuit, les détails succèdent aux détails, foudroyantes, décisives.

Ses instincts de Française se révoltent. Vaine avec son pays, elle se redresse.

Otto lui écrit dans l'ivresse de la victoire. Elle surprend en elle un sentiment nouveau. Otto qu'elle a toujours aimé, Otto est allemand. Son devoir ? Qu'en fait-elle ?

Son devoir ? mais elle restera en France tant que durera la guerre. Les lettres d'Otto qui la pressent de regagner Marbourg la trouvent inflexible.

Elle aime toujours Otto, mais elle déteste l'Allemagne, qu'elle avait tant aimée.

Un combat terrible s'engage dans son cœur dont Otto a fait l'enjeu.

Au moment où les Prussiens assiègent Amiens, Marthe met au monde un fils, un fils qui ressemble à Otto : visage carré, cheveux roux.

Sur ces entrefaites les Prussiens envahissent la demeure de M. Ellangé.

Celui-ci lui tente de leur dire qu'un des leurs était né, mais il eut honte.

"Mieux valait cacher, comme une ture, l'enfant maudite."

Marthe de sa chambre entendait les dures syllabes qu'elle trouvait naguère si douces à son oreille.

A quelques jours de là, Otto arriva à l'improviste. Otto et Marthe, ils s'aiment encore, mais Otto est vainqueur, pas méchant, mais vainqueur.

Et chacun s'explique clairement : l'expédition aboutit à creuser un fossé entre les deux époux. L'un côté, l'Allemagne d'abord, de l'autre, la France, après l'aut.

Otto se sent idiosé ; Marthe se révolte ; celle-ci demeure toujours malade, et donc, isolée, puis et conciliant, mais tous deux, de toutes les puissances de leur âme, aiment des idées rivales, des idées contradictoires. Tout ce qui passionne l'un, les fronts du plus fort, les dithes triomphants, les cris de victoire est abhorré de l'autre.

Tout ce qui fait germer, pousser, sangloter, tout ce qui fait pousser des étançons de haine, de vengeance, à l'une, est objet de dévotion pour l'autre.

Quand le mépris ou du moins la méconnaissance entre dans le cœur de l'un, comment l'autre pourrait-il entrer dans ces sentiments sans déshonneur ?

Dans les crises sérieuses, rien ne demeure pur et dur, cela veut dire que l'un des deux doit céder, ce sera Helene aux pieds d'Omphale, ou ce sera Helene suivant Paris. Or, ni, tous deux étaient trop nées, trop sincères pour céder.

Et l'enjeu était l'enfant. Ressemblerait-il à son père et serait-il allemand ? Serait-il le vivant retrait de sa mère ? et alors il resterait français ?

Cet enfant qui aurait dû les unir était le ferment de division.

La jalouse enfant dans son cœur, les se surprenaient à l'équer comme s'il s'agissait de convoier pour son seul.

Cet enfant le menait, les aussi le menait. Telle était leur formule à cet égard. Otto devient insolent de joie ; Marthe se redresse de peur en peur revêlée.

Otto exalte, devient triomphant d'une même jouie ; Marthe froissée, répond sans ménagement. Maintenant, ils s'affrontent, regards contre regards, les yeux chargés de haine.

Des jours passèrent, et un jour enfin, soudain, Otto songea à rejoindre Marthe.

Marthe qui disait au commencement de la guerre : "c'est mon devoir, je retournerai", refusa maintenant de suivre son mari.

Après minutes peripetiques que ne s'écoula pas le temps d'exposer, Marthe se décide à quitter Marthe. Les jours qu'ils passèrent alors, Otto et Marthe, furent des jours terribles, si bien qu'Otto eût aimé que s'en aillent tant qu'il ne triompherait jamais de la flamme vaine.

Il donna son consentement, et Marthe se maria avec son fils, rejoignant les siens à Amiens, ceux que la guerre n'avait pas touchés. Le fils resta, le fils resta avec sa mère, il aurait pu devenir Allemand, mais il ne le fit pas.

L'histoire est fin.

Il restait de la conclusion à tirer.

CONCLUSION

LA CONCLUSION QUE JE DESIRERAI DÉGAGER DE TOUT CE QUE JE AI EN DE DIRE SERA COURTE.

AUX JEUNES GENS JE DIRAI : MARIEZ CELLE QUE VOUS AIMEZ ; AUX JEUNES FILLES : ÉPOUSEZ CELUI QUE VOUS CHERISSEZ. MAIS DE GRACE QUELLE QUE SOIT VOTRE SITUATION, N'ABDIQUEZ JAMAIS VOTRE DIGNITÉ.

SOYEZ PERSUADÉS QU'UN JOUR OU L'AUTRE, IL VOUS FAUDRA REVENDIQUER VOTRE PLACE. À MOINS QUE VOUS NE SOYEZ RÉSIGNÉS À TOUJOURS DESCENDRE ET À CÉDER SANS CESSER.

AUX UNS ET AUX AUTRES, JE RAPPELLERAI CE FAIT D'EXPERIENCE QUE CEUX QUI SE SONT APLATIS -- PAR DONNEZ-MOI L'EXPRESSION -- ONT EU RECOMPENSES DANS LA SUITE PAR DES REBELLES QUI REJOUISSENT CEUX QUI AVAIENT EU LE BON ESPRIT DE SE TENIR DEBOUT.

TOUTES LES COURBETTES DU MONDE NE FERONT PAS OUBLIER A CEUX QUI ONT APPRIS A VOUS MEPRISER QUE VOUS N'ÊTES PAS DE LEUR S'G : ILS VOUS PAIERONT EN MONNAIE DE SINGE ET VOUS JUREREZ COMME LE CORBEAU, MAIS UN PEU TARD, QU'ON NE VOUS Y REPREN-
DRA PLUS.

EN UN MOT, DANS QUELQUE SITUATION QUE VOUS VOUS METTIEZ, AYEZ LE COURAGE DE VOS CONVICTIONS : SOYEZ TOUJOURS FIERS DE VOS ORIGINES : DE VOTRE LANGUE, SOYEZ TOUJOURS FIERS.

